

Au Puits de La Paracha

*Pensées recueillies
de Rabbi
Elimelech
Biderman Chlita*

Vaéra



Au Puits de La Paracha

Vaéra

« J'ai entendu leur souffrance » : être attentif à la souffrance de son prochain et prodiguer du bien à autrui

« Et Moi aussi, J'ai entendu la souffrance des Bné Israël. » (6, 5)

Les Tsadikim expliquent que le mot "aussi" employé dans le verset vient suggérer que telle est la conduite du Créateur : lorsqu'un homme entend la plainte de son prochain, le prend en pitié, lui vient en aide, le libère de la peine et de la souffrance qui l'accablent et le respecte à sa juste valeur, alors "Hachem aussi" écoutera sa propre souffrance, le secourra et le délivrera avec miséricorde.

Lorsque Rabbi Moché Kliers occupa la fonction de Rav de Tibériade ainsi que celle de responsable d'un Collel, il se trouva que les Avrékhim ne reçurent pas leur aide mensuelle durant six mois. A ce moment-là, seuls les responsables du Collel étaient payés et parmi eux Rabbi Moché.

Un jour, ce dernier appela la personne chargée de distribuer ces aides et lui dit : « Tant que les Avrékhim ne reçoivent pas leur argent, ne me paie pas non plus. »

Et de fait, au début du mois qui suivit, personne ne vint lui apporter son salaire. Il ne s'écoula pas quelques heures que la Rabbanite vint se plaindre de sa décision :

« J'ai des dettes à l'épicerie ainsi que chez des artisans », dit-elle.

« Haïm Lubliner, cet Avrekh d'une grande assiduité, lui aussi n'a pas de quoi couvrir les dépenses de sa maisonnée et il a des dettes importantes. Or, tant que l'atmosphère de notre propre maison ne change pas, je suis incapable de ressentir ce que ressentent ceux qui s'adonnent à l'étude de la Torah et d'éprouver leur souffrance. En outre, si l'un d'entre eux venait se plaindre

vertement à moi, je ne pourrais même pas comprendre la peine qui le secoue, et il se pourrait que je me vexe. C'est pourquoi je ne désire pas recevoir d'argent tant qu'eux-mêmes n'en reçoivent pas ! »

On raconte à propos de Rabbi Yérou'ham de Mir, qu'en montant une fois sur les marches du train au moment où les portes se fermaient, il perdit une de ses chaussures sans qu'il ne puisse la récupérer avant que le train démarre. En un instant, Rabbi Yérou'ham réalisa ce qui lui arrivait et il enleva sa deuxième chaussure et la jeta par la fenêtre.

« La première chaussure, expliqua-t-il aux gens, je l'ai déjà perdue. A quoi me servira la chaussure restante ? C'est pourquoi je l'ai jetée. Celui qui trouvera la première trouvera aussi la deuxième ! »

Certains commentent cette anecdote en disant que tout-un-chacun aurait pu être en mesure d'arriver à une telle conclusion "brillante". La différence est qu'il y serait parvenu après avoir parcouru une certaine distance, une fois qu'il se serait "remis" de la perte subie. Seul Rav Yérou'ham dont la pensée était constamment tournée vers autrui put réagir à l'instant même afin de pouvoir au moins sauver ce qui pouvait l'être au profit de son prochain !

Il était une fois deux frères dont l'un avait considérablement réussi et était devenu très riche, tandis que l'autre était demeuré pauvre, démuné de tout.

Puis vint le moment où les filles de ce dernier furent en âge de se marier. N'ayant pas un sou, il se mit à penser : « Je vais aller au palais de mon frère pour lui confier ma détresse. Peut-être aura-t-il pitié de moi ! »

Il mit immédiatement son projet à exécution et s'y rendit. Lorsqu'il arriva, il demanda au garde posté à l'entrée de bien

vouloir l'introduire, puisqu'il était le frère du maître des lieux. On le fit entrer sur le champ. Néanmoins, le nanti décida de faire mine d'ignorer son visiteur et lui demanda :

« Qui es-tu ?

- Je suis ton frère, lui répondit le pauvre.

- Qui es-tu ?, reprit-il.

- Je suis ton frère, la chair de ta chair, répondit honteusement le malheureux.

- Je ne sais pas de quoi tu parles, rétorqua l'autre, je suis fils unique, je n'ai aucun frère. Il me semble que tu te sois trompé d'adresse ! »

Dépité et honteux, le pauvre s'en retourna.

Quelques jours plus tard, le frère riche rendit visite, comme à l'accoutumée, à son père âgé (qu'il n'avait pas encore oublié). Dès que son fils entra, le père le dévisagea d'un air intrigué et lui demanda :

« Qui es-tu ?

- C'est moi, Réouven, ton fils aîné.

- Je ne sais pas de quoi tu parles, je n'ai pas de fils qui s'appelle Réouven. Il semble, d'après ce que tu dis, que tu te sois trompé d'adresse, car je ne te connais pas et j'ignore qui tu es ! »

Le fils commença à penser qu'il était arrivé quelque chose à son père qui avait affecté sa raison. Bouleversé, il dit à son père d'un air suppliant :

« Papa, papa, tu as deux fils et je suis Réouven, ton fils aîné ! »

Mais le père impassible ne changea pas d'avis, jusqu'à ce qu'à la fin, il lui dise : « Je suis le père de Chimone (le pauvre). Si tu es son frère, je suis aussi ton père, mais sinon...! »

Il en est de même d'un juif qui connaît ses frères, agit envers eux avec bonté et leur prodigue du bien. Le Saint-Béni-Soit-Il lui dit alors : « Moi aussi, Je suis ton Père et Je me comporterai avec toi tel qu'il est dit

"comme un Père qui prend ses fils en pitié" (Téhilim 103, 13). »

Le Chévète Halévi (Rav Wozner) demanda un jour à Rav Yaakov Edelstein comment il avait mérité cette force du Ciel de voir toutes ses bénédictions et ses prières s'exaucer et avoir un effet aussi bénéfique. Au début, Rav Yaakov éluda la question avec humilité : « Qui vous dit qu'elles ont une telle influence ? » Voyant que cette réponse ne le satisfaisait pas, il finit par dire : « Un nombre important de personnes viennent chez moi et j'écoute chacune d'entre elles avec une patience infinie. Personne ne sort de chez moi sans avoir été écouté d'une oreille attentive du début à la fin. C'est pourquoi dans le Ciel on dit : "Écoutons patiemment tout ce qu'il a à dire et accédons à ses requêtes et à ses prières !" »

Celui qui fait du bien à autrui et se réjouit de ses joies s'élève sans limite. La Torah écrit dans notre Paracha : « *Ce sont Aharon et Moché (...). Ce sont eux qui parlèrent à Pharaon, le roi d'Égypte, pour faire sortir les Bné Israël d'Égypte. Ce sont Moché et Aharon.* » (6, 26-28)

Et Rachi d'expliquer : « (...) dans certains endroits, on fait passer Aharon avant Moché et dans d'autres, on fait passer Moché avant Aharon pour te dire qu'ils se valent. »

Le Chla'h s'étonne : comment Rachi peut-il parler ainsi alors que la Torah affirme explicitement : « *Il ne se leva pas d'autre Prophète comme Moché* », et qu'Hachem dit à Aharon lui-même : « *Il n'en est pas de même de Moché mon serviteur* » ? Comment dès lors peut-on dire qu'ils se valaient ?

Le Ketav Sofer (dans son commentaire sur notre Paracha) répond à cette question de la manière suivante : « Certes, Moché Rabbénou était plus grand que son frère Aharon. Néanmoins, au moment où ils se tinrent tous deux devant Pharaon, Aharon s'éleva au même niveau que Moché. Il le mérita grâce à ce que la Torah témoigne à son sujet : "*Il (Aharon) te verra (toi, Moché) et il sera joyeux dans son cœur.*" Ce qui signifie qu'Aharon n'éprouva aucune jalousie envers son frère

bien que celui-ci fût plus jeune que lui. En outre, il l'accompagna pour être son porte-parole devant Pharaon avec tout ce que cela avait d'humiliant pour lui, puisque Pharaon les connaissait et savait qui était l'aîné des deux. Et du fait qu'Aharon sacrifia alors de sa propre personne, il mérita ainsi d'être élevé à ce moment au même niveau que Moché Rabbénou. Car la valeur de celui qui brise ses tendances naturelles en faveur d'autrui ne cesse ensuite d'augmenter sans limite. »

« Pour frapper de grands rois, car Sa bonté est éternelle » : le thème des dix plaies concerne toutes les générations

Le Zohar (Paracha Bo 36a) rapporte un verset du Prophète Isaïe (19, 22) : « *Hachem frappa l'Egypte en frappant et en guérissant* », et le commente en disant : "en frappant", cela concerne l'Egypte, "en guérissant", cela s'adresse à Israël. Chaque plaie qui était un malheur pour l'Egypte était dans le même temps un remède et un immense bienfait pour Israël (par exemple, grâce à la plaie du sang, les Bné Israël s'enrichirent considérablement, comme cela est rapporté dans le Midrach Rabba). Les livres saints expliquent de manière plus profonde que les dix plaies purifièrent les Bné Israël qui étaient plongés dans l'impureté de l'Egypte et hâtèrent leur guérison spirituelle afin de les rendre aptes à être libérés.

La Torah est éternelle et tout ce qu'elle contient concerne toutes les générations. Même à notre époque, les dix plaies continuent à purifier les Bné Israël afin de les délivrer de leur Yétser Hara qui est "l'esclavage d'Egypte" actuel. Dès lors, il nous incombe de réfléchir au contenu profond de ces plaies avec lesquelles Hachem a livré bataille pour nous délivrer de notre mauvais penchant :

Le Ari Zal explique (Péri Etz 'Haïm, Chap 7) que les dix plaies sont parallèles aux dix Séphirotés (les 'sphères' cabalistiques qui correspondent aux différentes sortes de forces spirituelles d'un homme, n.d.t), depuis la Séphira la plus basse jusqu'à la plus élevée. Cela

signifie par exemple que la plaie du sang (la première des dix plaies, n.d.t) vient purifier la vertu de 'Malkhoute' (royauté, la première des dix Séphirotés, n.d.t). Ensuite, Hachem envoya la plaie des grenouilles afin de purifier la vertu de Yessod (le "fondement", la deuxième Séphira, n.d.t), puis la plaie des poux pour la vertu de Hode (la splendeur) et ainsi de suite. (Il explique par cela pourquoi les dix plaies ont été écrites dans deux Parachiotés, sept dans Vaéra et trois dans Bo, car les dix Séphirotés sont également, dans la Cabale, divisées en deux groupes, trois d'un côté qui sont 'Hokhma, Bina, Daat et sept autres qui sont 'Hessed, Guevoura, Tiféret, Netsa'h, Hode, Yessod et Malkhoute.)

Bien que nous n'ayons pas tellement à faire à ces concepts ésotériques, rapportons cependant ce qui est expliqué dans les livres saints concernant le travail que l'homme doit accomplir sur les plaies du sang et des grenouilles qui sont en rapport étroit avec la période des "Chovavim" dans laquelle nous nous trouvons (les "Chovavim" sont les six Parachiotés Chémot, Vaéra, Bo, Bechalla'h, Yitro, Michpatim, dont les initiales en hébreu forment le mot "Chovavim" qui signifie "rebelles", et qui correspondent à une période de repentir principalement pour les fautes concernant le domaine de la sainteté des mœurs, n.d.t). Tout d'abord, pour ce qui est de la plaie du sang, le Zohar relie sa Séphira, "Malkhoute", à la bouche de l'homme, ce qui signifie que la première plaie dont Hachem frappa les Egyptiens avait pour but de purifier la bouche de toute parole interdite ou indécente. Cela pour nous enseigner qu'en premier lieu, il nous incombe avant tout de réparer notre bouche en veillant à nous éloigner à l'extrême de toute parole qui ne serait pas entièrement propre et pure. Nos Sages s'expriment avec virulence quant au châtement qui frappe celui qui souille sa bouche de propos indécents (à D. ne plaise).

A propos de la faute du langage, nous pouvons constater à quel point un homme peut sombrer dans les pires extrémités s'il ne veille pas à la décence de ses paroles.

Le Gaon de Vilna rapporte à ce sujet un commentaire du verset (Béréchit 39, 12) parlant de la femme de Potiphar : « Elle le saisit par son vêtement pour dire : 'viens reposer avec moi'. » Il demande pourquoi dans le verset est employée l'expression "**pour dire**" (Lémor, en hébreu, n.d.t), qui évoque le fait qu'elle lui parla de la sorte **pour** que Yossef **dise** quelque chose. Qu'avait-il donc à dire ?

En fait, explique le Gaon de Vilna, l'immorale femme de Potiphar désirait par cela que Yossef reprenne les paroles indécentes qu'elle avait prononcées, car elle savait qu'en souillant ainsi sa bouche, à D. ne plaise, Yossef n'aurait déjà plus la force morale de résister à commettre la faute elle-même. Voici ce que le Gaon de Vilna écrit par ailleurs dans son commentaire de Michlé à propos du verset « Celui qui garde sa bouche préserve son âme » (13, 3) : « La bouche est le gardien de l'âme entière. C'est ce qu'on a enseigné (Brakhot 17a) : "Garde ta bouche de toute faute", car grâce à cela tu te sanctifieras et te purifieras de tout péché. Mais celui qui a la bouche grand ouverte, même s'il a une bonne âme, qu'il accomplit beaucoup de Mitsvot et se met de nombreuses barrières, sa bouche brisera tout. » Dans son livre Even Chéléma (7, 1), il ajoute : « Tout son désir pour les Mitsvot sera rendu nul à cause de cela. »

La deuxième plaie, celle des grenouilles, est à mettre en rapport avec la Séphira du Yessod (le fondement), qui est aussi celle de la sainteté. Rapportons ici quelques principes de base afin de veiller à conserver cette vertu. C'est seulement au sujet des grenouilles que l'on trouve le thème de la "Méssiroute Néfech" (du sacrifice de soi-même, n.d.t) lorsqu'elles pénétrèrent à l'intérieur des fours pour accomplir la volonté Divine. Car pour demeurer saint, il incombe à l'homme de faire don de lui-même au point de "pénétrer dans le feu", sans prétexte ni hésitation, afin de ne pas désobéir à la volonté de son Créateur. C'est pourquoi on peut lire dans le Pérek Chira (Chap 4) que la grenouille dit le verset "Baroukh Chem Kevod Malkhoutho Léolam Vaèd", par lequel

on sanctifie le Nom d'Hachem, car telle est la particularité de la plaie des grenouilles : apprendre à l'homme à se sacrifier pour conserver sa sainteté. Nos Sages nous enseignent cependant (Yalkout Chimoni 182) que les mêmes grenouilles qui entrèrent dans les fours bénéficièrent d'un miracle et ne moururent pas. Le 'Hizkouni en donne l'explication : « Parce qu'elles étaient prêtes à mourir pour accomplir l'ordre Divin ». Celui qui brise ses propres tendances naturelles afin d'accomplir la volonté Divine mérite des miracles qui dépassent le cadre de la nature, et celle-ci n'a pas de prise sur lui.

Rapportons à ce sujet ce que le Midrach Rabba (92, 7) enseigne à propos du verset de notre Paracha : « Moché s'adresse à Hachem en disant : les Bné Israël ne m'ont pas écouté, comment Pharaon m'écouterait, alors que mes lèvres sont incirconcises » (6, 12) : « C'est l'un des dix raisonnements a fortiori qui sont cités dans la Torah. »

Les commentaires (cf. le Or Ha'haïm) se heurtent à propos de ce Midrach à une difficulté : la Torah, elle-même réfute apparemment ce raisonnement puisqu'il y est écrit : « Les Bné Israël n'écouteront pas Moché à cause du souffle coupé et du travail difficile. » (6, 9) Dès lors, en quoi consiste le fait de dire "a fortiori Pharaon ne m'écouterait pas", puisque Pharaon lui-même n'était pas soumis à l'esclavage ?

Pour répondre à cette question, il convient de rapporter au préalable les paroles du Béer Maïm 'Haïm (sur la Paracha Noa'h) : celui qui sert son Créateur selon les lois naturelles, c'est-à-dire qu'il ne Le sert que lorsque cela lui est facile, se voit également rétribuer par le Ciel une récompense au niveau des lois naturelles. Par exemple, quelqu'un qui ne fait l'effort de se lever le matin que lorsqu'il fait beau dehors, mais qui, dès que les jours d'automne et le froid arrivent, reste dans son lit, ou encore qui n'étudie que lorsqu'il en a envie, recevra certes une récompense, mais qui ne lui parviendra que tant que le Créateur répand l'abondance céleste sur le monde

entier. On lui ajoutera alors une part supplémentaire de profusion en tant que salaire des Mitsvot qu'il a accomplies. En revanche, celui qui va à l'encontre de son Yétser Hara et surmonte ses tendances naturelles en faisant don de lui-même, physiquement et moralement, afin d'accomplir la volonté Divine se verra rétribué au-delà des contingences de la nature, et lorsqu'il aura besoin d'une délivrance, on modifiera pour lui toutes les lois naturelles afin de satisfaire sa volonté.

D'après ce qui précède, on peut répondre comme suit : Moché dit au Saint-Béni-Soit-Il : « Si les Bné Israël s'efforcent au-delà de leur nature de m'écouter, malgré le souffle coupé dû à l'esclavage, je suis certain que, mesure pour mesure, Tu accompliras Toi aussi un miracle en faisant que Pharaon m'écoute malgré mon défaut d'élocution. Mais puisque les Bné Israël ne m'écoutent pas et se conduisent selon l'ordre naturel des choses qui veut qu'un homme écrasé par le travail ne prête pas oreille à ce qu'on lui dit, Pharaon lui non plus ne m'écouterait pas en raison de mes difficultés d'élocution. »

Le 'Hidouché Harim rapporte un autre enseignement de notre Paracha : cette plaie des grenouilles est la seule au sujet de laquelle il est écrit que « *le pays en fut infecté* » (8, 10). Ce verset contient une allusion au fait que le remède contre la tentation des plaisirs consiste à s'en répugner au point de les considérer comme un objet de dégoût répandant une puanteur abominable.

Le Béer Moché de Ogirov ajouta pour sa part une autre précision de langage au sujet de cette plaie : Pour toutes les autres, il est mentionné au sujet de la prière de Moché le terme "Vayéater" (il pria avec insistance, n.d.t), alors qu'au sujet des grenouilles, c'est le verbe "Vaytsak" (il cria) qui est employé. Car un homme doit crier vers le Saint-Béni-Soit-Il : "Sauve-moi de mon Yétser Hara qui me submerge dans ce domaine !" Et une simple prière est insuffisante.

Cela ressemble à quelqu'un chez qui éclate un incendie. Il n'ira pas solliciter de

l'aide chez ses voisins d'une voix sereine et douce en leur demandant : « Auriez-vous la bonté de bien vouloir nous aider à éteindre le feu ? » Mais, il se mettra à crier à l'aide car le feu brûle et consume tout sur son passage sans laisser le temps aux politesses. Dans tout ce qui touche au domaine du Yessod (de la sainteté liée à la décence et à la pureté des mœurs, n.d.t), il est nécessaire de crier vers Hachem et c'est précisément ce cri qui exprime la crainte de D. qui est exigé alors de l'homme. On explique à ce sujet la prière que nous prononçons chaque jour (dans les bénédictions du matin) : ואל תביאני לידי חמא ולא לידי עון (ne nous conduis pas à fauter involontairement ni volontairement). A priori, cette prière est étonnante puisque nos Sages enseignent que "tout est dans les mains du Ciel à l'exception de la crainte du Ciel" (qui est laissée au libre arbitre de l'homme, n.d.t). La réponse est que la prière elle-même est l'expression de la crainte du Ciel. Le 'Hazon Ich écrit en effet à ce sujet : « L'homme possède le libre arbitre de demander ou non la crainte du Ciel à Hachem et c'est sur ce libre arbitre qu'il est enseigné "à l'exception de la crainte du Ciel". »

« Revenez enfants rebelles » : la force extraordinaire du repentir

Nous nous trouvons dans la période des "Chovavim", jours chargés de contenu, où le Saint-Béni-Soit-Il nous révèle Son attachement, même lorsque nous nous sommes beaucoup éloignés de Lui. Le Péri Méguadim dans son ouvrage "Ha Maguid" (partie III, Paracha Chémot p,160) écrit que le mot Chovav possède en hébreu trois significations différentes : 1) rebelle, 2) brisure, 3) répudiation. Cela vient nous enseigner que même au fauteur rebelle contre Hachem, qui s'est brisé lui-même et qui est rempli de défauts, à cause de ses fautes, au point d'avoir été rejeté de la proximité d'Hachem, s'adresse la voix Céleste qui appelle : "Chouvou Banim Chovavim !", "revenez enfants rebelles !"

Le Divré 'Haïm (début de Paracha Noa'h) explique longuement à quel point le Saint-

Béni-Soit-Il attend le repentir des pécheurs, fussent-ils entièrement plongés dans la débauche (à D. ne plaise). Rien ne résiste à la force du repentir, écrit-il. La preuve en est que la génération du déluge était souillée du péché à propos duquel il est enseigné que le repentir n'existe pas (« *Toute chair avait perverti sa voie sur la Terre* »). Et pourtant, nos Sages disent que le Saint-Béni-Soit-Il fit travailler Noa'h à la construction de l'Arche pendant cent vingt ans, dans l'espoir qu'ils se repentissent. En outre, même lorsque le déluge commença, Il attendit encore avant de les punir, peut-être se repentiraient-ils au dernier moment. A ce propos, Rachi explique au sujet du verset : « *Et la pluie fut sur la Terre* » (Béréchit 7, 12) alors qu'il est écrit plus loin : « *Et ce fut le déluge* » (verset 17), que cela nous enseigne qu'Hachem fit tomber les pluies de bénédiction à la condition qu'ils se repentent. C'est seulement lorsqu'il s'avéra qu'ils refusaient de le faire qu'elles se transformèrent en déluge. Si Hachem attendit le repentir d'une génération aussi coupable que celle du déluge, combien davantage attend-Il celui de chaque juif ! Il est donc certain que celui-ci sera agréé avec amour. Et même si le Zohar enseigne que le repentir est inefficace pour ce genre de faute, néanmoins, nulle faute ne résiste au repentir (voir comment il s'étend longuement pour expliquer les paroles du Zohar).

Un Rav important de l'une des villes d'Eretz Israël m'a raconté l'histoire d'un Ba'hour qui, étant jeune, s'était écarté du droit chemin jusqu'à sombrer dans les pires excès au point de n'avoir laissé aucune défense de la Torah sans l'avoir transgressée. Ses parents qui se désolaient de voir leur fils tant aimé tourner le dos à tout ce qui avait un rapport avec le judaïsme, investirent

leurs forces et leur argent afin d'employer les services des personnes les plus compétentes pour tenter de le ramener à de meilleurs sentiments. Ils dépensèrent à cette fin près de cent mille dollars. De fait, un beau jour, le Ba'hour revint à sa source, opéra un retour complet au judaïsme et redevint le joyau de son illustre famille.

Une fois, profitant d'un moment propice, son père lui demanda : « Dis-moi, mon fils, lequel des milliers de dollars que nous avons dépensés pour toi t'a finalement ramené dans le droit chemin ?

- Pas un seul des milliers de dollars, lui répondit son fils. Et si tu veux savoir ce qui m'a ramené, je vais te le raconter : un des jours les plus difficiles, je me trouvais "entre deux transgressions" quand Rav Un tel (qui rapporte cette histoire) me rencontra et m'aborda d'un visage rayonnant et extraordinaire. Je lui dis alors : "Le Rav sait-il avec quel pécheur il parle pour lui accorder un tel Chalom Alékhem ? J'ai fait telle et telle faute." Mais le Rav me répondit chaleureusement : "Le Saint-Béni-Soit-Il attend patiemment ton retour car tu es son fils !" Je m'obstinai alors : "Sais-tu de quoi tu parles ?" lui dis-je en énumérant d'autres fautes commises parmi les plus graves. Mais, le Rav resta du même avis : "Le Saint-Béni-Soit-Il est ton Père dans les Cieux et Il espère que tu reviennes à Lui." Sur ces mots, il m'embrassa sur le front et s'en alla en me saluant à nouveau amicalement. A ce moment-là, poursuivit le Ba'hour, j'étais en route pour commettre un terrible péché. Cependant, ses paroles me firent littéralement fondre le cœur et c'est à partir de là que je repris le chemin de la maison paternelle en retrouvant la voie de D. ! »